

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 81 (1954)
Heft: 10

Artikel: En marge du Tir fédéral 1954 : des souvenirs : (suite et fin)
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-229106>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

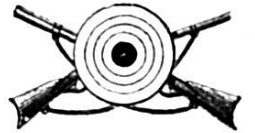
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

En marge du Tir fédéral 1954

DES SOUVENIRS

par C.-F. Landry

(Suite et fin)



J'étais encore trop petit pour lire des histoires. On m'en racontait. Toujours les mêmes. Cela n'est pas de la faute des adultes : les enfants aiment plus que tout les histoires qu'ils connaissent déjà. J'en étais à Robinson ; un Robinson en images, que je n'ai jamais retrouvé depuis lors. Il habitait une bien agréable caverne, avec une terrasse devant, bordée d'une haute palissade. Il traînait un fusil, un long, long fusil. Plus tard, quand j'ai lu des histoires de Peaux-Rouges, « La Longue-Carabine » a toujours été pour moi celle de Robinson.

Je reviens au Stand. Car plus tard, quand j'ai su lire, j'ai toujours mêlé le vieux stand de mon grand-père aux « forts » bâtis en troncs d'arbres, où les Blancs sont assiégés par les Indiens.

Qu'ils étaient amusants, ces vieux hommes ! Pour une matinée entière, je suis sûr qu'ils se prenaient pour des héros de Fenimore Cooper. On les voyait tirer à la cible ; mais eux tiraient sur des Indiens-fantômes. Le fait que la cible monte et descende (mon émerveillement dure encore), le fait que, là-bas, derrière le fossé, un bâton à paume rouge monte et dessine de mystérieux messages... n'y changeait rien. Je m'étonnai, dans le vieux stand, je cherchais quelque chose qui manquait. Je vois aujourd'hui ce que c'était : quelques hommes couchés, avec des bandeaux sanglants à la tête, comme

des Christs-soldats, avec les jambes interminables, comme sur les images de l'Armée Bourbaki entrant en Suisse.

Je plaisante. Je plaisante parmi le regret. Je plaisante, mais mon brave grand-père ne plaisantait pas, lui. Il s'affaira toujours et à tout. C'était un homme du moment, donc un enfant. Heureux et malheureux comme les enfants. Oublieux comme un enfant. Midi sonnait. On n'entendait bien sûr rien, et c'aurait pu être une excuse (pour des horlogers, dites... ne pas savoir l'heure !). Seulement, il y avait des bonshommes qui craignaient leur femme, et ça leur tenait lieu de conscience et d'horloge. On les voyait partir, l'un, puis l'autre, puis deux ou trois... Le stand se vidait. Les cibares aussi voulaient aller « à la soupe »... Sacré grand-père ! Lui, c'est précisément maintenant qu'il aurait été paraît-il en bonne forme... Moins de bruit. Moins de hâte...

— Viens, lui disais-je... J'avais les pieds gelés, et je m'étais ennuyé à mourir. Viens, vien-ien-ien...

Il me regardait sans me voir. Et s'il me voyait, c'était pire. Je m'arrêtais immédiatement de « bringuer », comme il le disait. Car c'était un homme qui inspirait le respect.

Il ne plaisantait pas. Il avait le sérieux des bêtes.

Un jour, on me l'a raconté depuis, il fut délégué par sa société — insigne honneur — et le tir (un grand tir,

pardi, un Tir Fédéral, et à Berne encore !) ne se passa pas du tout, oh mais pas du tout, comme il l'avait espéré, et comme sa section était en droit de l'espérer, puisqu'il la représentait.

Il loupait les grands premiers prix. Paf !

Il loupait les seconds prix. Ouf.

Il loupait encore je ne sais pas, moi... les couronnes.

Pas question d'une médaille.

Rien, on vous dit : RIEN.

Alors il déposa son arme, en quelque lieu sûr connu de lui, et la vie lui dut paraître bien amère. Il dut marcher dans cette belle ville, sous les arcades, sur la pierre solide... mais sans rien voir, sans rien éprouver qu'une immense lassitude. La défaite, c'est donc cela ?

Il dut être, pendant des heures, un pauvre entre les pauvres. Tout lui rappelait ce Tir, chaque fois qu'il allait peut-être l'oublier ; il y avait des hommes ayant mis un carton dans le ruban du chapeau ; ou une carte de fête. Il y avait des femmes en costumes des cantons. C'était le Pays qui se célébrait... Et lui, mon grand-père, il avait failli à sa mission (c'est sûrement ainsi qu'il se racontait les choses).

Tant et si bien qu'on le trouva, devinez un peu où ?

Sur le grand pont de l'Aar, qui regardait couler le fleuve, au fond du gouffre. Et pas à la rigolade ! Pas comme un enfant grandi qui joue à s'imaginer qu'il va peut-être se suicider (tout en étant bien certain qu'il n'en fera rien). Non, non : mon grand-père, tout au contraire, ne se disait pas grand-chose, ne se représentait aucune scène où il eut figuré en vedette... Il était accoudé à la balustrade, en homme qui, sans avoir rien décidé, sans avoir même rien à décider, croit,

est certain qu'il n'a plus qu'à disparaître, et qu'aucune autre solution ne pourra intervenir.

Il paraît qu'on dut le surveiller amicalement jusque chez lui. Et c'était loin. Cela représentait des amis attentifs qui montent en wagon avec vous, qui vous parlent, qui vous retiennent par la manche si l'on veut un peu aller voir dans les couloirs.

Il faut croire qu'ensuite les choses s'arrangèrent, ou qu'il remporta, peu après, d'autres prix, puisque moi, tout petit, et venant bien après ces événements dramatiques, je devais connaître une maison pleine de la présence des armes.

Je ferme les yeux : aussitôt je revois un corridor dont le fond est tapissé de deux affiches de tir. Tir cantonal ? Tir fédéral ? Je ne sais pas. Je ne savais pas lire, quand j'aimai ces anciens militaires d'affiches, avec de petites guêtres blanches, le képi à pompon, et largement passepoilés de galon. Je ne suis même pas sûr qu'il n'y en ait pas eu un avec des plumes, comme les Italiens ? Je n'assume rien : l'enfance mêle les merveilles.

Un mot encore, qui explique et qui rend plus croyable l'aventure d'un homme simple — peut-être même naïf — prêt à se suicider parce qu'il croit avoir trahi la confiance mise en lui :

Tout au long de ma petite enfance, et sitôt que l'on était dans la saison d'allumer des poêles (neuf mois sur douze ou presque), j'ai vu mon grand-père se lever de sa chaise, le soir, vers huit heures (ou à huit heures précises, est-ce que je sais !!). Il endossait un pardessus ou un rase-pet, et il disait les mots rituels : « Je vais faire le tour des maisons ». Et c'était une consigne qu'il s'était une bonne fois donnée, combien d'années plus tôt ? Il l'exécutait religieusement. Il avait connu, je crois, l'un

de ces grands incendies qui ravageaient autrefois périodiquement les cités, et il en avait déduit que si quelques hommes conscients et individuels (le rebours du slogan « conscient et organisé ») voulaient bien faire une sorte de service volontaire, une sorte de ronde, une sorte de guet... on pourrait, ici et là, signaler à temps des choses insolites, des fumées suspectes, des braises qui vous regardent dans le noir de la nuit.

Mon grand-père n'était certes pas unique. Je suis sûr que plusieurs de ces hommes que je vis au Stand, le dimanche, s'étaient inventé des consi-

gues du genre : faire le tour d'un pâté de maisons.

Car c'était aussi le temps où l'on apprenait aux petits que nous étions des choses graves : — Ne laisse jamais un portail ouvert, dans un pâturage. — Mais, grand-père, il était déjà ouvert. Ferme-le ! — Ne laisse jamais un bois en travers du chemin. — Mais, grand-père, ce n'est pas moi qui l'ai mis. — Qu'importe, enlève-le ! — Ne laisse jamais un gros caillou sur la route.

D'un mot : on apprenait aux enfants à devenir des citoyens. A devenir des rouages d'une grande société.

Les synonymes... d'argent !

Voici une curieuse série de synonymes à l'aide desquels on peut désigner le même objet, sans pour cela se servir, une seule fois, du mot propre ! Ainsi, pour n'en choisir qu'un exemple : l'argent.

Le banquier dit : mes *fonds* ; la jeune fille : ma *dot* et mes *espérances* ; le troupier : mon *prêt* ; l'employé : mes *appointements* ; l'administrateur : mes

jetons de présence ; l'ouvreuse : mes *petits bénéfices* ; l'avocat : mes *honoraires* ; les directeurs de certains journaux : ma *subvention* ; l'artiste dramatique : mes *feux* ; le valet : mes *gages* ; l'héritier : mon *legs* ; le propriétaire : ma *fortune* ; le voyou : mes *picaillons* ; le moine : ma *prébende* ; le pape : mon *denier de Saint-Pierre* ; les princes : ma *dotation*.

Et le pauvre diable : mon *fric* ou mes « *ronds* » !

Dotation : Fr. 3 000 000 — 300 cibles

Tir fédéral

Lausanne 8 - 25 juillet



1954

Simple course valable pour le retour au porteur de la pièce de légitimation officielle